

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 39

Artikel: On oodrè po remettè la pé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cet âge où l'on en fait des escalopes et des blanquettes, où il n'a pas de cornes au front et où il tête encore sa mère. Allons, allons ! n'équivoquons pas, c'était un simple veau.

On le fit transporter jusqu'à la maison où il devait jouer le principal rôle dans la comédie projetée, non sans avoir à lutter contre une résistance qui indiquait son désir bien légitime de retourner au sein de sa mère, quoique à la rigueur on pourrait dire que c'eût été aller de mal en pis, n'était la crainte qu'on pût croire à l'émission volontaire d'un calembour imbécile.

On le transporta au sixième étage, où on l'enferma provisoirement dans un *buen retiro* à l'usage des haut logés de la maison. Il resta dans ce *toril-closet* jusqu'à minuit, poussant un beuglement plaintif chaque fois qu'un locataire mettait la main sur le bouton de la porte, ce qui provoqua nombre de fois un mouvement d'impatience, accompagné de cette exclamation : « Allons, bon ! il y a du monde ! »

Et à l'heure indiquée, les invités, vêtus en Andaloux et en Andalouses, conformément au programme, qui imposait la couleur locale, attendaient impatiemment la corrida annoncée. Elle commença par l'entrée des picadores, sur leurs chevaux de carton ; puis entrèrent les banderilleros, puis tour à tour les autres auxiliaires de la tauromachie, tous vêtus de costumes étincelants qui provoquèrent l'enthousiasme. Enfin, le héros de la fête parut et fut accueilli par un de ces rires si rares chez les hypocondriaques, et ces *Bravo toro !* de retentir selon l'usage espagnol. Il ne lui restait plus qu'à mériter cette ovation anticipée. Il y répondit par un beuglement, premier succès dont il fut récompensé par de nouveaux bravos. Son rôle était commencé, c'était aux autres acteurs à attaquer le leur ; les lances des picadores firent sortir le veau de son abrutissement : il tressaillit et fit un saut en avant : *Bravo toro !* cria l'assistance ; le mouvement était donné.

Un banderillero intrépide, un héros,

Arrête son coursier, saisit son javelot,

Pousse au veau, puis, d'un dard lancé d'une main sûre,
Lui plante son drapeau tout juste à l'encolure.

Beuh ! fit l'animal en esquissant un mouvement incécis ; l'écarteur intervient et le sauteur exécute le saut du mouton par dessus le veau. — Beuh ! fait la bête ; et les picadores de piquer, et le sauteur de sauter, et les banderilleros de planter leurs banderilles éclatantes sur le dos et dans les flancs du malheureux veau affolé, bondissant. Les cris d'enthousiasme redoublent ; les dames jettent au taureau leurs bouquets, leurs éventails, etc. ; c'était du délire.

Tout à coup, en proie à l'émotion inséparable d'un premier début, le jeune taureau s'arrête devant une des dames... Cette émotion, les plus braves soldats vous diront qu'au premier feu qu'ils ont supporté ils l'ont éprouvée et trahie comme le pauvre veau ; seulement ils n'ont jamais gâté de robes de dames.

La foule s'en émeut, l'air en est infecté,

Le veau qui l'apporta recule épouvanté,

Et la dame, voyant sa souillure effroyable,

Répond à la clameur par un cri lamentable.

Ici intervient le concierge, informé par des locataires indignés de l'introduction clandestine d'un veau dans un appartement. Scène scandaleuse d'injures, effroi des dames qui se hâtent de s'enfuir en emmenant leurs cava-

liers, au nombre desquels étaient les acteurs de la *corrida* ; et l'organisateur de la fête resta seul avec son veau. Celui-ci, l'œil fixe et abruti comme s'il regardait passer un train de chemin de fer, fut tiré de sa torpeur par un formidable coup de pied que lui lança l'amphitryon et qui l'envoya rouler dans l'arène en lui arrachant un beuglement plaintif.

Et notre homme, au paroxysme de la colère, de se dire, en regardant ses glaces, ses petits fours et son souper :

— Qu'est-ce que je vais faire de tout ça ? Une fête si bien commencée, interrompue à moitié par cette immonde brute ! En effet, la *corrida* devait être suivie de boléros, séguedilles, etc., etc., mais, au lieu du ballet espagnol, il n'y eut que le balai de bouleau exécutant un cavalier seul devant la pelle à main.

Les gaietés bourgeoises,
PAR JULES MOINAUX.

L'homme universel.

Le 14 juillet, à Paris, une jeune ouvrière était sur le balcon de ses patrons, lequel est placé au-dessus d'un établissement où des consommateurs se rafraichissaient ; l'ouvrière a fait partir des pétards, les pétards ont fait partir les consommateurs, ce qui a fait partir des injures de la bouche du chef de l'établissement, et voilà une affaire en police correctionnelle jugée dernièrement.

La demoiselle fait connaître les injures dont elle se plaint, et son adversaire est invité à s'expliquer :

— Depuis le matin, messieurs, dit-il, les pétards ne cessaient pas, ce qui renvoyait mes clients.

M. le président. — Qu'est-ce que c'étaient que vos clients ?

Le prévenu. — Mes consommateurs.

M. le président. — Vous êtes donc limonadier ?

Le prévenu. — Oui, monsieur ; alors, pendant que j'étais à retirer mes gaufres du moule...

M. le président. — Vous êtes donc pâtissier ?

Le prévenu. — Je fais des gaufres, seulement pour manger avec la bière ; pour lors, voilà un pétard qui tombe sur la montre d'un de mes clients, qui regardait l'heure ; il lâche sa montre en jurant et il me dit : « Elle est arrêtée, il y a quelque chose de cassé ; c'est dégoûtant, ça ! » Je lui dis : « Donnez, je vais voir ce que c'est. »

M. le président. — Vous êtes donc horloger ?

Le prévenu. — Je l'ai été autrefois ; pour lors, je regarde la montre ; c'était un petit rouage qui était dérangé ; je dis au client : « Il n'y a pas de mal. » A ce moment-là, ma femme, que les pétards embêtent rudement aussi, m'apporte mon cornet à piston et me dit : « Embête-les avec ça, jusqu'à ce qu'ils cessent leurs pétards. »

M. le président. — Vous êtes donc musicien ?

Le prévenu. — J'ai tenu, dans le temps, un bal ; alors je me mets à souffler de toutes mes forces dans mon piston ; pan ! un autre pétard qui tombe sur le paletot d'un client et y fait une brûlure. Le client était furieux ; moi, je regarde le trou que ça avait fait et je dis : « Il ne faut pas plus de dix minutes pour arranger ça, ça ne se verra pas ; je vais vous faire la réparation tout de suite. »

M. le président. — Vous êtes donc tailleur ?

Le prévenu. — Je travaille dans ma loge.

M. le président. — Dans votre loge ? Vous êtes donc concierge ?

Le prévenu. — Ma femme ; moi, je suis simplement limonadier.

M. le président. — Oh ! simplement... Enfin reconnaissez-vous avoir injurié cette demoiselle ?

Le prévenu. — Je ne me rappelle pas ce que je lui ai dit. Pensez ! j'étais si en colère... Je trouve d'autant plus dégoûtant de la part de mademoiselle d'avoir tiré des pétards, sachant qu'elle me faisait tort, que, chaque fois qu'elle va au bal, je la coiffe gratis.

M. le président. — Vous êtes donc coiffeur ?

Le prévenu. — On m'avait fait apprendre cet état-là, mais je l'ai quitté.

Le tribunal prononce une amende de 16 fr., et voilà le prévenu condamné ; c'est cela de plus à ajouter à tout ce qu'il a déjà.

(La France.)

On oodrè po remettrè la pé.

Lè dzeins ont 'na leinga po poâi djazâ lè z'ons avoué lè z'autro, poru que l'aus-sont lo mémo dévezâ ; kâ binsu qu'on tûtche que ne sâ què tallematsi ne pâo pas s'ouèrè avoué on godem que ne sâ què baragouinâ et ni avoué on Ormounein que dévezè lo patois dè per lè ô-trè. Mâ lâi a dâi coo que n'ont pas fauta dè couquon po lâo repondrè et que dévezont tot solet. Clliaôsique sont adé d'accou avoué leu et l'est bin râ que l'aus-sont dâi tseçagnès. Mâ ein ài-vo z'âo zu vu que dévezont à cein que l'ont dein lo pétro?... Eh bin, attiutâ :

On gaillâ, que ne cratchivè pas dein lo verro, avâi on dzo tant fifâ dè rodzo et dè bianc que sè trovâ on bocon étourlo quand retornâ à l'hotò, contrè la miné. Sè faut démaufiâ dè cé mécllion-mécllietta, kâ quand cé miquemaque coumeincè à brassâ, cein vo rebouillè tant qu'è dein lo veintro et se la tэта n'est pas solida, le vâi tot veri et lè guibôlès vont coumeint on nounou quand fâ dè l'ouâra.

Quand don stu luron fut dévânt tsi leu, trovâ la porta cotâie ; mâ l'avâi son passe et cein ne lo mettâi diéro ein cou-son. Mâ quand l'eut prâi la cllia dein sa catsetta et que la vollie einfatâ dein lo perte dè la saraille, craque !... onna bre-lantchâ fe tsequâ la cllia que ribliâ su la porta et adieu lo perte. Failu recoumeinci ; mâ l'eut bio coudi essayi dè reinfatâ cé tsancro dè passe, l'arrevâvè bin à bord dè brotse ; mâ quand vollivâvè bussâ po lo féré eintrâ, manquâvè lo perte et lo passe ludzivè tantqu'à la pierre dè taille.

Adon lo gaillâ, que se rategnâi âo pé-clliet, et que ne réussessâi pas à décotâ cllia guieusa dè porta, s'arrètè et fâ :

— Bianc et rodzo, accordâ vo, sein quiet mè bombardâ s'on n'est pas d'obedzi dè cutsi ti lè trài que dévânt !